

ATELIER-DISCUSSION

## DÉCOLONISER NOS RAPPORTS AU VIVANT



AVEC LES INTERVENTIONS DE  
FABIANA EX-SOUZA,  
MYRIAM MIHINDOU,  
DÉNÈTEM TOUAM BONA  
ET ALIOCHA IMHOFF,  
PONCTUÉES DE LA PROJECTION  
DES FILMS *AMÉRIKA: BAHÍA DE LAS FLECHAS* DE L'ARTISTE ANA VAZ  
ET *THE LENGHT OF MY GAZE AT NIGHT* DE L'ARTISTE MINIA BIABIANY

## ATELIER-DISCUSSION

### **Décoloniser nos rapports au vivant**

Jeudi 24 novembre 2022

14h – 19h, amphithéâtre de l'École des Beaux-Arts de Nantes

Organisé par l'École des Beaux-Arts de Nantes - Saint-Nazaire et Le Grand Café - centre d'art contemporain de Saint-Nazaire dans le cadre de l'exposition *pluie sur mer* de Minia Biabiany du 8 octobre au 31 décembre 2022.

Selon les chercheur-ses décoloniales et décoloniaux, le dérèglement climatique serait lié à l'histoire esclavagiste et coloniale de la modernité occidentale. Le capitalisme en se structurant sur une économie extractive et des monocultures intensives a détruit la biodiversité. Telles sont les positions du sociologue péruvien Anibal Quijano dès les années 1960, rejoint dix ans plus tard par des chercheurs africains-américains tel que Nathan Hare puis en 1990 par des penseurs latino-américains comme Walter Mignolo, Ramón Grosfoguel, Arturo Escobar ou Edouardo Viveiros de Castro qui ont cherché à revitaliser des conceptions plurielles, pré-modernes et animistes. En France, dans les années 2000, avec notamment les travaux des anthropologues Philippe Descola ou Barbara Glowczewski est posée la question des écologies plurielles. En 2019, Malcom Ferdinand, dans *Une écologie décoloniale : Penser l'écologie depuis le monde caribéen*, rejette le terme d'anthropocène pour celui de « Plantationocène » (Donna Haraway) afin d'appuyer le fait que la pensée environnementale s'est construite sur l'occultation des fondations coloniales, patriarcales et esclavagistes.

Cet atelier est construit en écho à l'exposition de Minia Biabiany *pluie sur mer* au Grand Café, centre d'art contemporain à Saint-Nazaire. Il invite Myriam Mihindou, Aliocha Imhof, Dénètem Touam Bona, Fabiana Ex-Souza, à partager leurs réflexions, leurs pratiques, leurs concepts, et leurs engagements. Par leurs œuvres, par des espaces de création, par l'écriture et l'analyse, leurs travaux engagent l'esthétique en nourrissant de nouveaux régimes de vision, d'actions de réparation, de soin, de restitution, de justice, de refuge, de résistance, d'alliances, de préservation entre les humain-es et avec les non-humain-es. En participant d'une réinvention des rapports que nous entretenons avec le monde vivant, pour envisager d'autres manières d'habiter et de faire monde, leurs propositions artistiques et théoriques convient à d'autres approches, expériences, relations, histoires, savoirs, gestes, imaginaires, qui ne sont pas destructrices et discriminantes. Elles poursuivent un travail ontologique visant à déconstruire les essentialismes identitaires afin de reconnaître et d'encourager la pluralité des modes d'existences, et de penser des pratiques de transformation de nos modes de vie.

Leurs interventions seront mises en relation avec le travail cinématographique de deux artistes : Ana Vaz à travers la projection de son film *Amérika : Bahia de las Flechas, 2016* et Minia Biabiany avec *The lenght of my gaze at night, 2021* actuellement visible au sein de son exposition nuit au Palais de Tokyo.

Cette journée peut également conduire à lire ou relire : Nathan Hare, Terry Arturo Escobar, Walter Mignolo, Edouardo Viveiros de Castro, Philippe Descola, Frantz Fanon, Aimé Césaire, Édouard Glissant, Henry David Thoreau Serge Latouche, Bruno Latour, Maryse Condé, Vandana Shiva, Mohammed Talib, Anna Tsing, Donna Haraway, Ramachandra Guha, William Cronon, Erica Malunginho, Tina Harpin, Samir Boumediene, Cy Lecerf Maulpoix, Emilie Hache, Barbara Glowczewski, Guillaume Blanc, etc.

## PROGRAMMATION

### **14h Accueil et présentation Emmanuelle Chérel et Sophie Legrandjacques**

#### **14h15 Myriam Mihindou**

« À l'instar du théoricien de la sculpture sociale (Joseph Beuys), Myriam Mihindou exploite les matériaux comme des matières à réflexions pour en révéler «les pouvoirs de sensibilité, pouvoirs de pensée». Dans une optique de soin, elle cultive leurs potentialités plastiques, pour en faire des vecteurs de tensions, des révélateurs de mémoire, afin de composer des sculptures qui agissent à la manière de reliques d'actions et d'opérations mentales. Par la sculpture, par la manipulation des matières à travers le temps et des gestes simples mais habités, Myriam Mihindou œuvre à relier nos corps aux énergies du vivant, aux vibrations du monde. »

Extrait d'un texte de Sonia Recasens paru dans la revue L'Art même, chronique des arts plastiques de la fédération Wallonie - Bruxelles - troisième quadrimestre 2022

#### **15h Film de Minia Biabiany, *The lenght of my gaze at night*, 2021, 8 min.**

« Le travail de Minia Biabiany (films, installations, sculptures) s'inspire de son expérience de femme guadeloupéenne, elle ne s'excuse pas que son travail soit indissociable de sa terre natale. Ici, l'eau est l'élément principal de ses récits imbriqués, et les océans forment un espace commun porteur d'une mémoire qu'elle interroge, depuis sa Guadeloupe natale, terre marquée par l'esclavage et la colonisation. Le film est entrecoupé de déclarations, écrites directement à l'écran, et l'une d'entre elles lit avec justesse que la mer « a le goût des ancêtres ». La mer y est chargée d'Histoire, comme un Atlantique noir, pour reprendre le titre éloquent de Paul Gilroy. Minia Biabiany s'attache à célébrer les fantômes de cette histoire. Ainsi se déroule ce film-poème, où perception et imaginaire « ne font qu'un ». Sans rien exagérer, la réalisatrice s'empare de ces paradoxes et en fait le véritable sujet de son film. Elle inverse de manière ludique l'ordre normal des choses, véritablement ou métaphoriquement, de haut en bas, des sons au silence, du visible à l'invisible. Le silence est l'élément principal et le plus saisissant du film – le silence des océans, des morts, de l'Histoire. Trait par trait, Minia Biabiany dessine ces différentes strates, à travers des plans qui dégagent une intensité muette, énigmatique et sensorielle. Ce dispositif stylistique n'est renforcé que par un changement de point de vue, les insectes, les plantes et les humains se faisant écho dans un monde commun. Ces connexions sont également à l'œuvre dans les magnifiques dessins à la craie sur un tableau noir, qui semblent refléter la fabrication d'un kwi, un récipient de cuisson traditionnel. La structure du film est ancrée dans ses fragments inégaux, dans un jeu d'échos et de transmission, afin de retrouver les « lignes brisées de l'histoire ». Ce mince fil est maintenu lorsque notre regard va au-delà du visible, comme le titre l'indique ». (Nicolas Feodoroff)

#### **15h15 Aliocha Imhof, *Vers un cinéma multiperspectiviste***

« Poser la question « Qui parle ? » signifie désormais élargir la scène des savoirs et de la politique à tous ceux qui, parce qu'ils ne disposaient pas de la parole, ne pouvaient y être inclus – notamment – animaux, végétaux. Parmi une cartographie de moyens possibles – celle des procédés de traduction, des formes nouvelles de citoyenneté, d'écodiplomatie, d'attention ou de porte-parolat avec lesquels militant.e.s, artistes, penseurs et penseuses cherchent à donner une voix – « un cinéma multiperspectiviste pourrait désormais s'envisager depuis les grammaires en spirales, depuis cette mise en tension des anciens et nouveaux régimes de vision, de développant des modèles de réciprocité ».

## **16h Film d'Ana Vaz, *Amérika : Bahia de las Flechas*, 2016, 8 min.**

« On raconte qu'en 1492, le premier navire européen dirigé par Christophe Colomb débarqua sur la côte de Samaná, l'actuelle République dominicaine, et fut reçu par une pluie de flèches soigneusement tracée par le Caribbean Taíno. Actuellement, un lac salin nommé d'après le chef Taíno Enriquillo est témoin de profonds changements écosystémiques conduisant à la migration des espèces, à l'évacuation forcée et à l'expansion du désert de corail révélant le passé géologique du lac. Prenant la caméra elle-même comme une flèche, un corps étranger, *Amérika : Bahia de las Flechas* cherche des manières d'animer, d'éveiller, de faire vibrer à nouveau ce geste au présent - flèches contre un perpétuel « ciel qui tombe ».

## **16h15 Dénètem Touam Bona, *Art de la fugue & subversions afrodiasporiques***

Si Dénètem Touam Bona a choisi la liane comme plante-totem d'un livre et d'une exposition collective, c'est moins pour s'extasier sur des propriétés botaniques que pour rendre hommage au lyannaj (créole « lyan », « liane ») de Martinique et de Guadeloupe : des pratiques d'entraide et d'improvisation créatrice qui s'inscrivent dans l'expérience historique du marronnage – les arts de l'esquive des esclavisés. Contre toute monoculture de l'existence, il s'agit d'arracher la liane des mains de Tarzan pour en faire la plus précieuse des alliées dans le déploiement de mondes inouïs. Dans son travail d'écriture et ses projets de création, Dénètem Touam Bona invite ainsi à une pratique d'alliance entre formes de vie « mineures ». Mineures, parce que minorées voire criminalisées mais aussi parce que relevant d'un art de la fugue : un jeu de cache-cache, aux variables multiples, qui subvertit rôles et places assignés, esquissant ainsi des futurs alternatifs. À l'encontre de tout requiem, la fugue ne mobilise la mémoire que pour en faire une puissance fabulatrice.

## **17h Fabiana Ex-Souza**

En interrogeant la notion de jouissance esthétique par le biais de la pensée décoloniale latinoaméricaine, Fabiana Ex-Souza nous invite à réfléchir sur les formes artistiques qui ont été transformées en « objets fantômes ». À partir de son projet artistique « Plusieurs manteaux to Bispo », l'artiste déploie une poétique sur les restitutions de l'impossible, dialoguant avec l'histoire des objets qui en art, n'ont pas pu aboutir à leur finalité ultime. Ces objets demeurent ainsi figés dans un statut qui n'est ni celui de leur vie ni celui de leur mort. En effet, que se passe-t-il lorsqu'une forme d'art créée à des fins éphémères, pouvant ainsi être mangée, enterrée, brûlée, etc., se retrouve confinée dans un musée ? Par le biais du geste performatif qui inaugure un processus de transmutation par la terre, Ex-Souza cherche à dynamiser des « issues de sortie » face aux processus d'accaparement du projet colonial.

## **17h45- 19h Échanges avec le public**

## BIOGRAPHIES

**Fabiana Ex-Souza**, née Fabiana De Souza à Belo Horizonte, artiste performeuse afro-brésilienne, vit à Paris depuis 2010. Elle développe une pratique transdisciplinaire, alliant la performance, la vidéo, l'installation et la photographie, particulièrement intéressée à l'emploi dans ses œuvres de matériaux issus du monde végétal. En 2014, attentive aux problématiques liées à la diaspora africaine, elle s'est donnée le droit, « par auto-décret poétique-politique, d'expurger son nom d'esclave », devenant ainsi Ex-Souza. Après ce moment fondateur, les processus de guérison, hérités de sa grand-mère amérindienne, deviennent pour elle un terrain d'étude et d'approfondissement pour déployer une pratique artistique liée à l'écologie du soin. Elle investit notamment la notion de « corps politique » pour mener une réflexion sur la réactualisation des archives, les réparations, la transmission et les processus de « transmutation » de ce que l'artiste appelle « des objets fantômes ». Fabiana Ex-Souza termine actuellement un doctorat en Arts Visuels et Photographie à l'Université Paris-VIII dont le sujet porte sur l'esthétique décoloniale latino-américaine. Ses performances ont notamment été présentées à la Fondation Cartier (2015) au Musée national d'art moderne – Centre Pompidou (2016, 2019) et à la Maison de l'Amérique Latine (2018). Lauréate du prix « La Vie bonne », organisé par Aware et le Cnap, pour le projet *Plusieurs Manteaux to Bispo*.

<https://fabiana-ex-souza.com> (2019)

**Aliocha Imhoff** est, en duo avec Kantuta Quirós, curateur, théoricien de l'art, cinéaste, co-fondateur de la plateforme curatoriale le peuple qui manque, créée en 2005 et basée à Paris. Docteur en esthétique, il est depuis 2021 maître de conférence à l'Université Paris VIII, département arts plastiques. Il est membre du comité de rédaction de la revue *Multitudes*. Il a publié *Qui parle ? (pour les non-humains)* (PUF, 2022, avec Kantuta Quirós), *Les potentiels du temps* (Manuella Editions, 2016, avec Kantuta Quirós et Camille de Toledo), codirigé *Géoesthétique* (Editions B42, 2014) et *Histoires afropolitaines de l'art*, Revue *Multitudes* 53-54 (2014). Parmi ses derniers projets entre art et recherche : *Le procès de la fiction* (Nuit Blanche, 2017), *Et que demandent-ils ? À y devenir quelque chose* (Biennale de Lyon, 2019), *A Debt of Times* (Konsthall C, Stockholm, 2018), *Une Constituante Migrante* (Centre Pompidou, 2017), *A Government of Times* (Rebuild Foundation, Chicago, et Halle 14, Leipzig, 2016).

<http://aliocha.imhoff.free.fr/>

**Myriam Mihindou** est née à Libreville d'une double culture franco-gabonaise, artiste pluridisciplinaire, elle s'intéresse aux « bleus de l'âme » et à l'imprégnation de nos territoires de vie. Son engagement pour des causes environnementales et féministes, son attention pour le soin, se traduisent entre archives, totems et ex-voto. Les photographies, les broderies et les sculptures apparaissent comme les extensions matérielles d'actions éphémères. Les performances, pensées comme des rituels, sont des moments de mise à l'épreuve de son corps pour transcender un trauma, une violence, une blessure (*No Sensibility*, 2013). Lauréate du prix Aware Nouveau regard 2022, Myriam Mihindou est représentée par la galerie Maïa Muller à Paris, son travail a été montré dans de nombreuses expositions collectives, parmi lesquelles le Smithsonian National Museum of African Art, Washington (2014), le Mac-Val Vitry sur Seine, le CAPC de Bordeaux (2021). Ses performances les plus récentes ont été montrées à la Biennale de Venise Palazzo Rossini (2017), au Centre George Pompidou (2019), au Musée d'art moderne et contemporain de Strasbourg (2019) au Musée d'art moderne et contemporain de Saint-Étienne (2019) pour « La vie bonne » (Cnap/Aware, 2020) et au CAPC Bordeaux (2021).

**Dénètem Touam Bona**, philosophe, dramaturge et artiste, questionne la mémoire de l'esclavage en la transposant dans une réalité contemporaine troublante de similitudes et collabore avec l'Institut du Tout-Monde. Dans son premier essai, *Fugitif, où cours-tu ?*, (PUF, 2016) à la fois carnet de voyage, enquête anthropologique et méditation philosophique, il s'intéresse à la question du marronnage, fugue de l'esclave qui refuse sa condition, et la met en lien avec la situation des réfugié-es et plus largement celle de toutes celles et ceux qui refusent la norme. Sa collaboration avec les cinéastes Nicolas Klotz et Elisabeth Perceval s'incarne en un film *Fugitif, où cours-tu ?* (1h20), une version épurée de *L'héroïque lande* (3h40), sort dans la collection « Lucarne ». *Sagesse des lianes – Cosmopoétique du Refuge* (texte publié en 2021) est un projet artistique singulier, aux multiples facettes. En 2021, il devient commissaire d'une exposition collective pour un projet autour de la figure de la liane au Centre International d'Art et du Paysage de l'île de Vassivière. Il travaille actuellement à *Spectrographies : contes de l'île étoilée*, une œuvre collaborative et transdisciplinaire destinée à s'inscrire de façon pérenne dans le Bois de sculptures du Centre d'Art de Vassivière. Ce projet de recherche-crédation conjugue performances, courts-métrages et production d'objets métalliques couplés à un dispositif de réalité virtuelle.